



COMPTÉ
LES ÉTOILES

LOIS LOWRY

Le livre

1943.

Pour Annemarie Johansen, la vie à Copenhague est un mélange compliqué de vie familiale, d'école, de rationnement alimentaire et d'occupation allemande. Le courage semble une vertu lointaine. Au moment où les Nazis commencent à organiser les déportations des Juifs du Danemark, les Johansen recueillent la meilleure amie d'Annemarie, Ellen Rosen, désormais présentée comme faisant partie de la famille. Ellen et Annemarie doivent réfléchir très vite lorsque les soldats perquisitionnent et demandent en pleine nuit pourquoi Ellen n'est pas blonde comme ses sœurs. À travers les yeux d'Annemarie nous voyons comment la résistance danoise réussit à faire traverser le bras de mer les séparant de la Suède à la quasi-totalité de la communauté juive, qui compte alors près de sept mille personnes.

L'autrice

Lois Lowry est née en 1937 à Honolulu, dans l'île de Hawaï et a grandi à New York, en Pennsylvanie et au Japon. Avant de se consacrer entièrement à son métier d'écrivain, elle a travaillé comme journaliste indépendante, écrivain et photographe. Son amour pour les enfants l'a poussée tout naturellement à écrire pour eux. Son premier roman *Un été pour mourir* a reçu le prix du livre pour enfants de l'Association internationale pour la lecture. Elle est l'autrice de plus de trente livres pour adolescents dont, notamment, *Le Passeur* et *Compte les étoiles*, mais également de la série désopilante des Anastasia. Ses livres sont traduits en huit langues et certains d'entre eux ont donné lieu à des films.

LOIS LOWRY

COMPTE
LES ÉTOILES

*Traduit de l'américain
par Agnès Desarthe*

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À mon amie
Annelise Platt
tusind tak

Pourquoi courez-vous ?

– Faisons la course jusqu’au coin, Ellen !

Annemarie ajusta son gros cartable en cuir sur ses épaules, pour que ses livres de classe se balancent sans à-coups.

– Prête ? dit-elle en regardant sa meilleure amie.
Ellen fit une grimace.

– Non, dit-elle en riant. Tu sais que je ne peux pas te battre, mes jambes ne sont pas aussi longues que les tiennes. On ne peut pas marcher, tout simplement, comme des personnes civilisées ?

Elle était courtaude pour ses dix ans, au contraire d’Annemarie qui était grande et mince.

– Il faut qu’on s’entraîne pour la compétition d’athlétisme de vendredi. Je *sais* que je vais gagner l’épreuve de course à pied cette semaine. Je suis

arrivée deuxième la semaine dernière, mais depuis je me suis entraînée tous les jours. Allez, Ellen, supplia Annemarie, en évaluant d'un œil la distance qui les séparait de la rue Copenhague. S'il te plaît.

Ellen hésita, puis hocha la tête et ajusta son propre sac à dos rempli de livres sur ses épaules.

– Bon, d'accord. Prêts? dit-elle.

– Partez! cria Annemarie.

Et les deux filles se mirent à courir sur le trottoir de ce quartier résidentiel. Les cheveux blond cendré d'Annemarie flottaient derrière elle, tandis que les tresses brunes d'Ellen rebondissaient sur ses épaules.

– Attendez-moi! cria la petite Kirsti, restée en arrière; mais les deux fillettes ne l'écoutaient pas.

Annemarie distança rapidement son amie, bien que l'un de ses lacets se fût détaché alors qu'elle filait sur le trottoir de la rue Osterbrogade, devant les petites boutiques et les cafés de son quartier du nord de Copenhague. En riant elle contourna une vieille dame qui portait un filet à provisions. Une jeune femme poussant un landau fit un pas de côté pour lui laisser le champ libre. Le coin de la rue était à quelques mètres.

Annemarie leva les yeux, haletante, à l'instant

même où elle atteignait le coin. Elle cessa de rire. Son cœur lui sembla s'arrêter de battre.

– *Halte!* ordonna le soldat, d'une voix sévère.

Ce mot allemand était aussi familier qu'il était effrayant. Annemarie l'avait souvent entendu, mais il ne lui avait jamais été directement adressé, jusqu'à ce jour.

Derrière elle, Ellen aussi ralentit et s'arrêta. Loin en arrière, la petite Kirsti traînait en boudant parce qu'on ne l'avait pas attendue.

Devant Annemarie, il y avait deux casques, deux paires d'yeux fixés sur elle, et quatre lourdes bottes brillantes plantées fermement sur le trottoir, l'empêchant de rejoindre la maison.

Il y avait aussi deux fusils serrés dans les mains des soldats. Elle regarda d'abord les fusils. Puis elle scruta le visage qui lui avait ordonné de s'arrêter.

– Pourquoi courez-vous? dit la voix cinglante.

Son danois était mauvais. Trois ans, pensa Annemarie avec mépris, trois ans qu'ils sont dans notre pays et ils ne parlent toujours pas notre langue!

– Je faisais la course avec mon amie, répondit-elle poliment. Nous avons des épreuves de course à l'école tous les vendredis, et je veux gagner. Alors je...

Sa voix se perdit, laissant la phrase en suspens. Ne parle pas trop, se dit-elle. Contente-toi de répondre, c'est tout.

Elle regarda derrière elle. Ellen était immobile sur le trottoir, à quelques mètres de là. Derrière elle, plus loin encore, Kirsti continuait de faire la moue en se dirigeant lentement vers le coin. À côté, une commerçante était sortie sur le seuil de sa boutique et assistait à la scène en silence.

L'un des soldats, le plus grand des deux, s'avança vers Annemarie. Elle le reconnut. C'était lui qu'Ellen et elle surnommaient « la Girafe », à cause de sa haute taille et de son cou qui se dressait hors de son col amidonné. Son compagnon et lui se tenaient toujours postés à ce coin de rue.

Il tâta le haut du cartable d'Annemarie du bout de son fusil. La fillette se mit à trembler.

– Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ? demanda-t-il d'une voix forte.

Du coin de l'œil, Annemarie vit la marchande se retirer discrètement dans l'ombre de sa porte, hors de vue.

– Des livres de classe, répondit-elle sans mentir.

– Es-tu bonne élève ? demanda le soldat.

Il lui sembla qu'il se moquait d'elle.

– Oui.

– Comment t'appelles-tu ?

– Annemarie Johansen.

– Ton amie, c'est une bonne élève aussi ? demanda-t-il en regardant Ellen, qui n'avait pas bougé.

Annemarie vit qu'Ellen, d'habitude si rose des joues, était pâle, et que ses yeux noirs étaient grands ouverts.

Elle fit oui de la tête en se retournant vers le soldat.

– Meilleure que moi, dit-elle.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Ellen.

– Et qui est celle-ci ? demanda-t-il.

Kirsti arrivait, l'air renfrogné.

– C'est ma petite sœur, dit Annemarie.

Elle tendit la main pour prendre celle de Kirsti, qui, têtue, la lui refusa et la posa sur sa hanche, en un geste de défi.

Le soldat se pencha et caressa les boucles courtes et emmêlées de Kirsti. Ne bouge pas, Kirsti, ordonna Annemarie en elle-même, priant pour que ce bout de chou de cinq ans reçoive le message. Mais Kirsti leva le bras et repoussa la main du soldat en criant :

– Arrêtez!

Les deux soldats se mirent à rire. Ils échangèrent en allemand quelques paroles rapides qu'Annemarie ne put comprendre.

– Elle est jolie, comme ma petite fille à moi, dit le grand d'une voix douce.

Annemarie esquissa un sourire poli.

– Rentrez chez vous, toutes les trois. Allez faire vos devoirs. Et ne courez pas. Vous avez l'air de voyous quand vous courez.

Les deux soldats se détournèrent. Annemarie attrapa la main de sa petite sœur avec autorité, puis, lui faisant presser le pas, elle tourna le coin de la rue. Un instant après Ellen les rejoignait. Elles se dirigèrent rapidement, sans un mot, Kirsti entre les deux grandes, vers l'immeuble où vivaient les deux familles.

En arrivant, Ellen murmura soudain :

– J'ai eu si peur.

– Moi aussi, répondit Annemarie dans un souffle.

Au moment d'entrer dans l'immeuble, les deux fillettes prirent bien soin de regarder droit devant elles, vers la porte, pour ne pas attirer l'attention des deux autres soldats qui se tenaient, fusil en main, à ce

coin aussi. Kirsti se précipita pour leur passer devant en jacassant à propos de l'image qu'elle avait rapportée du jardin d'enfants et qu'elle voulait montrer à Maman. Pour Kirsti, les soldats n'étaient qu'un élément du décor, quelque chose qu'elle avait toujours vu à tous les coins de rue. Quelque chose d'aussi anodin que les réverbères.

– Tu vas tout raconter à ta mère ? demanda Ellen à Annemarie, tandis qu'elles entamaient la dure ascension de l'escalier.

– Non. Elle se ferait du souci.

– Moi non plus, je ne lui dirai rien. Maman me gronderait sûrement pour avoir couru dans la rue.

Annemarie laissa Ellen à son deuxième étage et continua jusqu'au troisième en préparant le bonjour joyeux qu'elle allait adresser à sa mère : un sourire, puis un compte rendu de la dictée du jour, qu'elle avait bien réussie.

Mais trop tard. Kirsti était entrée la première.

– Et puis il a touché le cartable d'Annemarie avec son fusil, et il m'a tiré les cheveux ! babillait-elle en enlevant son chandail au beau milieu du salon. Mais je n'ai pas eu peur. Annemarie, elle, a eu peur, et Ellen aussi. Mais pas moi !

Mme Johansen se leva d'un bond de la chaise qu'elle occupait près de la fenêtre. Mme Rosen, la mère d'Ellen, était là elle aussi, assise sur une chaise lui faisant face. Elles avaient, selon leur expression, « pris le café ensemble », comme elles le faisaient souvent l'après-midi. Mais bien sûr, ce n'était plus du café. Il n'y avait plus de café à Copenhague depuis le début de l'occupation. Il n'y avait plus de thé non plus. Les mamans buvaient à petites gorgées de l'eau chaude parfumée aux herbes aromatiques.

– Annemarie, que s'est-il passé ? Qu'est-ce que Kirsti est en train de nous raconter ?

– Où est Ellen ? demanda Mme Rosen, visiblement inquiète elle aussi.

– Ellen est chez vous. Elle n'a pas pensé que vous seriez ici, expliqua Annemarie. Ne vous faites pas de souci. Ce n'était rien. C'était deux soldats qui montent la garde au coin de la rue Osterbrogade, vous les avez déjà vus ; vous connaissez celui avec le long cou, celui qui ressemble à une espèce de girafe.

Elle raconta l'incident en essayant de le minimiser et de le rendre drôle. Mais les visages des deux mères demeuraient tendus.

– Je lui ai tapé sur la main et je lui ai crié après, proclama Kirsti d’un air important.

– Ce n’est pas vrai, Maman, dit Annemarie. Kirsti exagère, comme toujours.

Mme Johansen alla à la fenêtre et regarda dans la rue. Rien à signaler. Les gens entraient et sortaient des boutiques, les enfants jouaient, les soldats montaient la garde.

Elle dit à voix basse à la mère d’Ellen :

– Ils doivent être nerveux à cause des incidents récents provoqués par la résistance. Avez-vous lu le compte rendu des attentats à Hillerod et Norrebro dans *De Frie Danske* ?

Tout en faisant mine de déballer ses livres de classe, Annemarie écoutait et elle savait à quoi sa mère faisait allusion. *De Frie Danske – Les Danois libres*, était un journal clandestin ; Peter Neilsen le leur apportait à l’occasion, soigneusement plié et caché parmi des livres et des papiers ordinaires, et Maman le brûlait toujours quand elle et Papa avaient fini de le lire. Mais Annemarie entendait parfois sa mère et son père parler la nuit des nouvelles qu’ils recevaient ainsi : sabotages dirigés contre les nazis, bombes qui explosaient dans les usines d’armement, lignes de chemin

de fer endommagées pour que le matériel ne puisse être acheminé, etc.

Et elle savait ce que le mot « résistance » signifiait. Papa le lui avait expliqué. Quant aux combattants de la résistance, personne ne savait qui ils étaient, car ils agissaient de manière très secrète. Ces Danois et ces Danoises s'opposaient aux nazis par tous les moyens possibles. Ils sabotaient les voitures et les camions allemands et détruisaient les usines. Ils étaient très courageux. Parfois ils se faisaient prendre et étaient tués.

– Je dois aller parler à Ellen, dit Mme Rosen en se dirigeant vers la porte d'entrée. Mes petites filles, vous prendrez un chemin différent pour aller à l'école demain. Promets-le-moi, Annemarie. Et Ellen promettra aussi.

– Je vous le promets, Madame Rosen. Mais qu'est-ce que ça changera ? Il y a des soldats allemands à tous les coins de rue.

– Ils risquent de vous reconnaître, dit Mme Rosen en se retournant sur le pas de la porte. Il est important de rester anonyme dans la foule, toujours. N'être qu'un passant parmi d'autres. Assurez-vous qu'ils n'aient jamais aucune raison de se rappeler vos visages.

Elle disparut sur le palier et referma la porte derrière elle.

– Il se rappellera sûrement mon visage à moi, Maman, annonça gaiement Kirsti, parce qu’il a dit que je ressemblais à sa petite fille. Il a dit que j’étais très jolie.

– S’il a une si jolie petite fille, pourquoi ne retourne-t-il pas auprès d’elle, comme un bon père ? murmura Mme Johansen, en caressant la joue de Kirsti. Pourquoi ne retourne-t-il pas dans son pays ?

– Maman, est-ce qu’il y a quelque chose à manger ? demanda Annemarie, en espérant détourner les pensées de sa mère des soldats allemands.

– Prends du pain, et donnes-en un morceau à ta sœur.

– Avec du beurre ? demanda Kirsti pleine d’entrain.

– Il n’y a pas de beurre, tu le sais très bien.

Kirsti soupira tandis qu’Annemarie se dirigeait vers la huche à pain dans la cuisine.

– J’ai envie d’un gâteau, dit-elle. Un gros gâteau bien doré avec un glaçage rose.

Sa mère rit.

– Pour une petite fille, tu as beaucoup de mémoire,

dit-elle à Kirsti. Il n'y a plus ni beurre, ni sucre, ni gâteaux depuis longtemps; depuis un an, au moins.

– Quand est-ce qu'il y aura de nouveau des gâteaux?

– Quand la guerre sera finie, dit Mme Johansen.

Elle regarda par la fenêtre vers le coin de la rue où les soldats montaient la garde, impassibles sous leur casque de métal.

– Quand les soldats partiront, ajouta-t-elle.

De la même autrice à *l'école des loisirs*

Collection NEUF

Anastasia connaît la réponse
Anastasia Krupnik
C'est encore Anastasia
Le nom de code d'Anastasia

Toute la vérité sur Sam
Les mémoires d'un chien
Le bel anniversaire
Sacrées souris !
Les Willoughby

Collection MÉDIUM

Anastasia à votre service
La centième chose que j'aime chez toi, Caroline
Passeuse de rêves

Le passeur
Le messager
Le fils

© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Médium poche
© 1990, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition la première édition
© 2020, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
© 1989, Lois Lowry

Titre original : « *Number the stars* » (Houghton Mifflin Company, Boston)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : février 2020

ISBN 978-2-211-30994-3